

# La mort d'un enfant

*Il est gisant sur le rivage*

*Le jeune arbuste à peine né,*

*Qui d'un destin plus fortuné*

*Semblait nous offrir le présage :*

*Hier il croissait couronné*

*D'un tendre et verdoyant feuillage :*

*Qui pouvait prévoir que l'orage,*

*Contre lui soudain déchaîné,*

*Aurait si tôt déraciné*

*Ce frêle ornement du bocage ?*

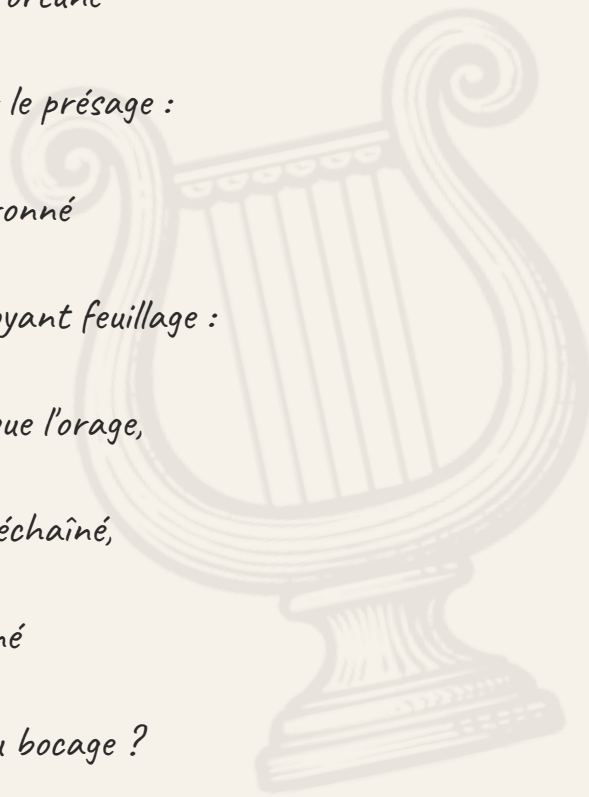
*Repose en paix, aimable enfant,*

*Qui, par un arrêt trop sévère,*

*Comme une étoile passagère,*

*N'es venu briller qu'un instant*

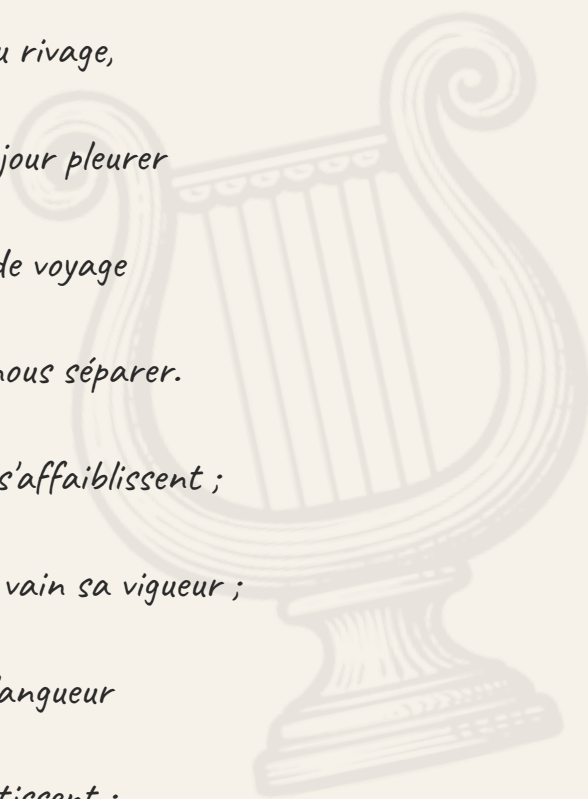
*Aux yeux attendris de ta mère,*



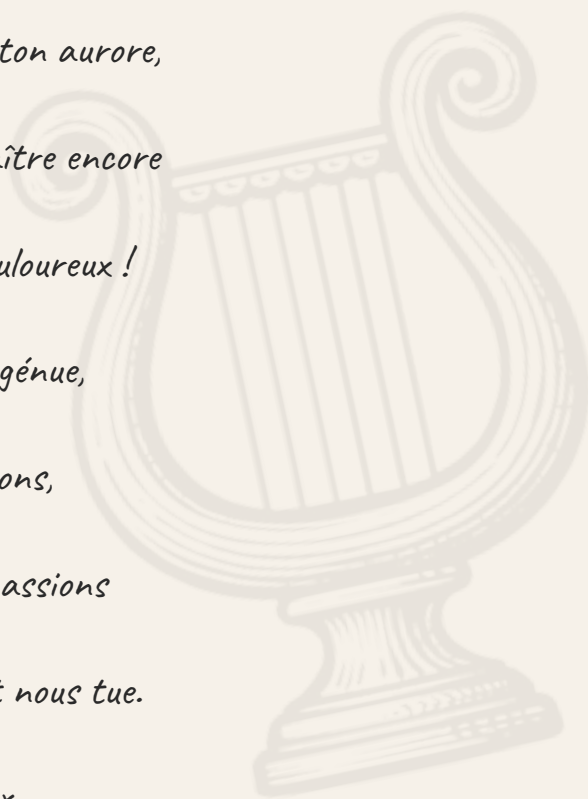
*Et qui, sensible et caressant*  
*Durant ton séjour sur la terre,*  
*Souriais même en approchant*  
*De la longue nuit funéraire*  
*Où t'a replongé le néant !*  
*Hélas ! Nos cœurs, sans défiance,*  
*Rêvaient déjà ton avenir,*  
*Et se plaisaient à l'embellir*  
*Des doux rayons de l'espérance :*  
*Nous étions loin de pressentir*  
*Cette inexorable sentence*  
*Qui te condamnait à mourir*  
*Dans le berceau de ta naissance.*  
*Mais pourquoi plaindre ton destin ?*  
*Ah ! Quand on a connu la vie,*  
*On porte bien souvent envie*  
*A qui n'a vécu qu'un matin.*



*Est-il un sort plus déplorable  
Que de s'éteindre avec lenteur,  
Et de voir le temps destructeur  
Frapper d'un bras impitoyable  
Tout ce qu'a chéri notre cœur ?  
En nous éloignant du rivage,  
Il nous faut chaque jour pleurer  
Quelque compagnon de voyage  
Dont la mort vient nous séparer.  
Les sens eux-mêmes s'affaiblissent ;  
Le corps cherche en vain sa vigueur ;  
De l'âme tombée en langueur  
Les facultés s'anéantissent ;  
Les accès du cœur sont fermés,  
Et, presque détaché de l'être,  
On cesse enfin de reconnaître  
Ceux que l'on a le plus aimés !*



Telle est la fidèle peinture  
De ce vieillard à son déclin,  
Pour qui le temps et le chagrin  
Ont désenchanté la nature.  
Combien ton partage est heureux,  
Enfant qui meurs à ton aurore,  
Sans avoir pu connaître encore  
Tant de supplices douloureux !  
Ton âme, paisible, ingénue,  
Conservant ses illusions,  
N'a point senti ces passions  
Dont le feu dévorant nous tue.  
Des ennemis insidieux  
N'ont point trompé ta confiance ;  
Tu croyais voir la bienveillance  
Sur tous les fronts, dans tous les yeux,  
Et tu revoles vers les cieux



*Avec ton heureuse ignorance :*

*Qu'on est plus digne de pitié*

*Lorsqu'une triste expérience*

*Vous a montré l'indifférence*

*Où l'on espérait l'amitié !*

*Ta course est bien vite accomplie :*

*Mais tu n'as connu ni remords,*

*Ni crainte, ni mélancolie ;*

*Tu n'as fait qu'effleurer les bords*

*Du calice amer de la vie.*

*En t'accordant de plus longs jours*

*Dans ce royaume de misère,*

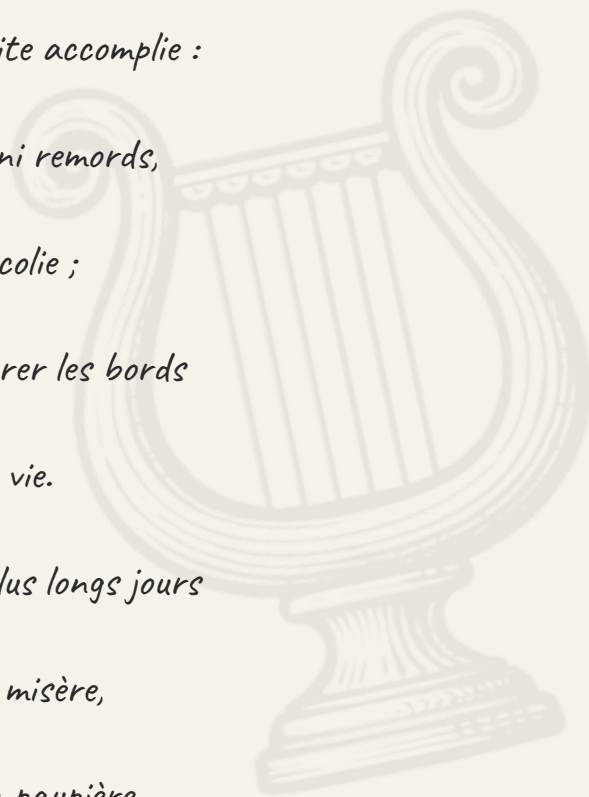
*Le sort, qui ferme ta paupière,*

*T'aurait fait regretter le cours*

*De ta félicité première.*

*Peut-être n'est-il point cruel*

*En te privant de l'existence,*



*Quand tu n'as connu sous le ciel*

*Que le doux baiser maternel*

*Et le bonheur de l'innocence !*

*Amédée Pommier (1803-1877)*

